

Du taro au riz en Asie du Sud-Est, petite histoire d'un glissement sémantique

Michel FERLUS

Centre National de la Recherche Scientifique, France

Les botanistes spécialistes de l'histoire des plantes cultivées semblent aujourd'hui s'accorder sur le fait que la première domestication de plantes alimentaires a eu lieu dans la zone tropicale humide de l'Asie du Sud-Est péninsulaire et insulaire.¹ Cette région qui correspond en gros au centre indo-malais d'origine des plantes cultivées, l'un des huit centres définis par Nikolaj I. Vavilov², a d'abord été reconnue comme la plus riche au monde en cultigènes de plantes utiles ainsi que l'ont souligné André G. Haudricourt et Louis Hédin (1944). Par la suite Carl O. Sauer (1952) pensa que c'était là que l'on devait placer le plus ancien berceau de l'agriculture, plus ancien même que le berceau moyen-oriental considéré jusqu'alors comme le centre de la révolution agricole d'où sont originaires les céréales occidentales (blé, avoine, seigle et orge).

Il n'en avait pas été toujours ainsi et ces nouvelles idées sur l'origine des plantes cultivées n'auraient pu voir le jour et s'imposer si elles n'avaient été précédées par une prise de conscience de l'importance du rôle tenu en Asie du Sud-Est par la culture des tubercules et autres féculents. Jusqu'alors la primauté donnée en Occident à l'agriculture des céréales, d'ailleurs précédée par l'élevage avant de lui être associée, avait pendant longtemps conduit les spécialistes à ne voir en Asie que la céréaliculture du riz et du millet en sous estimant le rôle primordial tenu par l'horticulture des plantes à féculents, tubercules ou fruits, dans les civilisations de l'Asie du Sud-Est et de l'Asie en général, justement qualifiées de "civilisation du végétal" selon l'heureuse expression de Pierre Gourou³. L'idée de cette primauté des céréales était d'ailleurs soutenue par la position quasi exclusive de la culture du riz en Asie.

Or, les nouvelles données en botanique font apparaître que les plantes à féculents ont constitué, bien avant le riz, l'alimentation de base des populations de cette région du monde comme c'est encore le cas aujourd'hui dans certaines parties de la Nouvelle Guinée et du Pacifique. Ces féculents sont, pour l'essentiel, d'une

¹ On peut se documenter commodément sur ces problèmes en consultant les trois études de Jacques Barrau (1970, 1972 et 1974).

² Les travaux précurseurs de Nikolaj I. Vavilov et ses collaborateurs ont été traduits et regroupés dans un volume (1951). Depuis, la notion de centre d'origine a été reconsidérée par J. Barrau (1970) qui suggère de distinguer le centre d'origine d'une plante cultivée de son centre de mise en culture. Voir également les développements de J.R. Harlan (1975/1987).

³ Pierre Gourou, "La civilisation du végétal", *Indonésie*, 1948, 1(5): 385-394.

part des plantes à tubercules, le taro (*Colocasia*) en culture humide et l'igname (*Dioscorea*) en culture sèche, et d'autre part certains arbres fruitiers, les bananiers (*Musa*) et l'arbre à pain (*Artocarpus*) pour ne citer que les plus remarquables. Grâce aux travaux menés durant ces dernières décennies il est quasiment certain qu'en Asie du Sud-Est la culture des plantes à tubercules a largement précédé la culture des céréales, principalement le riz (*Oriza sativa*) mais aussi le millet (*Setaria italica*) venu du Nord. En raccourci, l'horticulture a précédé la céréaliculture ou, plus lapidairement, le jardin a précédé le champ. Ces deux types culturels ne s'excluent pas, bien au contraire, ils ne se sont succédés qu'après une longue phase d'association. D'ailleurs, certaines ethnies perpétuent symboliquement jusqu'à aujourd'hui cette association en plantant rituellement un tubercule dans le champ de riz avant les semailles.⁴ Il faut noter en passant, même si cela n'est pas développé ici, que le coix ou larme de Job (*Coix lacryma-jobi*) a également joué un rôle avant d'être évincé par le millet ou le riz et, bien plus tard, par le maïs d'origine américaine.⁵ Ces mutations culturelles ont demandé beaucoup de temps et entre le moment où l'Homme, à la suite de soins particuliers apportés à des plantes sauvages comestibles, créa sans le savoir le premier jardin accidentel et le moment où des rizières irriguées par un système hydraulique contrôlé commencèrent à envahir les plaines et les deltas il s'est écoulé plusieurs millénaires, peut-être même plus de dix millénaires.

Sans développer outre mesure ces considérations botaniques qui ne sont ni de notre compétence ni dans nos préoccupations nous allons orienter notre réflexion sur deux de ces plantes, le taro et le riz, dont les destins ont été liés du moins à un certain moment du développement de leur culture. En effet, ces deux plantes se cultivent en milieu humide, elles nécessitent le même contrôle de l'eau et rien ne ressemble plus à une tarodièrre qu'une rizièrre en terrasse et ce malgré la différence des modes de culture. Le taro reçoit un traitement individuel caractéristique de l'horticulture, tandis que le riz reçoit un traitement général comme les céréales, cependant certains soins apportés, semis et repiquage, rappellent le passé horticole de la culture du riz.⁶ Quant aux variétés sèches du taro et du riz, elles sont issues des précédentes par mutation génétique adaptative.

André G. Haudricourt dont les idées sont toujours novatrices avait suggéré que le riz pouvait avoir commencé comme une mauvaise herbe des champs de taro⁷, idée qui impliquait l'antériorité de la culture des tubercules. Mais là encore, comme dans bien d'autres domaines, ces idées trop tôt formulées devaient garder pendant les deux ou trois décennies suivantes un caractère d'intuition prémonitoire avant d'être développées par les successeurs.⁸ Les spécialistes ne sont cependant pas tous

⁴ Ce fait a été observé et décrit par l'ethnologue Georges Condominas (1957) chez les montagnards Mnong Gar du Centre-Vietnam.

⁵ L'importance du rôle du coix dans l'histoire de la domestication des plantes a été pressenti par I. H. Burkill (1935). Georges Condominas (1972) a développé les aspects ethno-linguistiques de la substitution des céréales en Asie du Sud-Est.

⁶ Jacques Barrau (1970, p. 492).

⁷ André G. Haudricourt et Louis Hédin (1944, pp. 101 et 176).

⁸ Aussi surprenant que cela puisse paraître le nom d'A.G. Haudricourt est absent de l'

d'accord sur la séquence tubercule (taro, igname) céréale (riz, millet) dans l'histoire des plantes cultivées. Ainsi Chester F. Gorman (1974) se basant sur l'ancienneté de la présence du riz dans les sites archéologiques du Nord-Est de la Thaïlande préfère, plutôt que de trancher en faveur de l'une ou l'autre des hypothèses, parler d'association de circonstance riz-taro dont il reconnaît cependant qu'elle est la première réussite agricole du Sud-Est asiatique.

Notre propos de linguiste est de montrer que l'association taro-riz, qu'elle soit d'origine ou de circonstance, a laissé des traces dans certaines langues austroasiatiques de l'Asie du Sud-Est et qu'elle peut être mise en évidence par l'analyse du vocabulaire désignant ces deux plantes.

Depuis le début de notre ère et particulièrement pendant le dernier millénaire la carte des langues de l'Asie du Sud-Est a subi de profonds bouleversements dont le plus important est la poussée des peuples de langue thai. Leur installation dans le centre de la péninsule suivie d'une expansion fulgurante au XIII^{ème} siècle a bousculé la continuité des langues austroasiatiques qui en dehors du khmer et du vietnamien sont partout devenues minoritaires en ne se maintenant que par des isolats dispersés en milieu thai ou à sa périphérie.

Examinons brièvement la répartition actuelle des langues austroasiatiques (ou môn-khmer) dans la région de l'Asie du Sud-Est approximativement centrée sur le plateau du Nord-Est thaïlandais. Vers le sud-est de la péninsule nous avons le khmer, attesté dans l'épigraphie depuis le VI^{ème} siècle. Cette langue a connu une grande expansion à l'époque angkoriennne au détriment du môn avant de céder devant l'expansion thai puis vietnamienne jusqu'à son confinement dans le Cambodge actuel. Plus à l'ouest le môn, qui avait connu une grande diffusion à l'époque Dvâravatî dans la deuxième moitié du premier millénaire, a été évincé de la plaine centrale sous la poussée du khmer puis du thai (siamois) et ne subsiste plus qu'en Birmanie d'où sont immigrées les communautés mônnes actuelles de Thaïlande. Une langue proche parente, le nyah kur, subsiste à la limite du plateau. Au nord du domaine khmer on trouve un ensemble de langues du groupe dit katouique comme le kuy, le souei, le sô et diverses langues du Sud-Laos dont le ong et le katou. Des peuples parlant des langues de ce groupe ont dû constituer le fond de la population du Zhen-la khmer (VII-VIII^{ème} siècles). Les langues du groupe viet-muong se répartissent essentiellement sur le versant oriental de la cordillère. Le vietnamien qui s'est individualisé il y a un millénaire dans le delta du Fleuve Rouge n'a cessé depuis la fin du joug chinois au X^{ème} siècle de s'étendre vers le sud, le long des plaines côtières, aux dépens d'autres parlers viet-muong, du cham (austro-nésien) et du khmer qui ne subsistent que dans quelques poches. Quelques langues du même groupe comme le thavung, le phôn song et le maleng sont encore parlées au centre du Laos malgré la pression du lao. Au Nord-Laos, le khamou, du groupe dit austroasiatique-nord et de loin la plus importante langue de la région, laisse subsister à sa périphérie quelques langues du même groupe, le

ouvrage, au demeurant remarquable, de J.R. Harlan *Crops and Man*, 1975, sinon dans la bibliographie complémentaire de sa traduction française, *Les plantes cultivées et l'Homme*, 1987.

lamet, le phong (knieng), le ksing mou et le khang. Le domaine de ce groupe s'étend vers l'ouest par les langues wa de Birmanie, localement désignées par les ethnonymes les plus divers, wa (proprement dit), vo, samtao, sem, praok, et toutes situées au nord des Etats Shan des deux côtés de la frontière sino-birmane. Elles se prolongent en Thaïlande du Nord par le lawa. Enfin, un peu plus excentré en Birmanie, nous avons l'ensemble des parlers palaung (ou ta-ang), le riang très proche linguistiquement et le danaw. L'austroasiatique-nord peut aussi bien être divisé en deux groupes, le palaungique (palaung, riang, danaw, wa et lamet) et le khamouique (khamou, ksing mou et phong).

Nous allons à présent examiner comment certaines de ces langues désignent le taro, le paddy (riz non décortiqué)⁹ et, pour mémoire et par contraste, le riz décortiqué quoique ce dernier ne soit pas traité ici. Précisons en outre que les vocables désignant le taro ont été retenus sur la base de la parenté des formes phonétiques bien qu'il couvrent en fait diverses espèces de *Colocasia* de culture humide aussi bien que sèche. Résumons:

Conventions: Les chiffres en exposant (danaw, thavung, phôn sung) indiquent des tons. Le symbole -ʔ transcrit l'occlusive glottale finale tandis que -ʻ indique une constriction glottale (arem, proto viet-muong). L'accent grave indique la voix soufflée (lamet, arem). Le vietnamien est donné dans sa romanisation. Les formes écrites du khmer et du môn sont une translittération de l'écriture traditionnelle.

	taro (divers)	paddy	riz décortiqué
<i>Palaungique</i>			
palaung	tɔh	ʰŋɔ	rko
riang	sroʔ ⁻	ŋoʔ ⁻	koʔ ⁻
danaw	kǎro ¹	ba ¹	ko ¹
wa	ak ^h ruʔ	ʰŋoʔ	ŋkuʔ
	tung wa	ŋoʔ	ŋgauʔ
	sem	ŋoʔ	gaoʔ
*proto wa ¹⁰	kroʔ	ʰŋɔʔ	rŋkoʔ
lamet	haut lamet	ŋɔ:ʔ k ^h à:ŋ	ŋɔ:ʔ si:n
	bas lamet	ŋɔ:ʔ keàŋ	ŋɔ:ʔ si:n
khang	hɔ	ŋua	kɔ
<i>Khamouique</i>			
khamou	sroʔ	ʰŋɔʔ	rŋkoʔ
ksing mul	slo	ŋɔ kaw	hǎko
phong	sro	pa	rko

⁹ Se reporter à notre chapitre sur les langues austroasiatiques dans l'ouvrage collectif, *Le riz en Asie du Sud-Est*, 1988, Nicole Revel (éd.).

¹⁰ Gérard Diffloth, "The wa Languages", *Linguistics of the Tibeto-Burman Area*, 5(2): 1-182, 1980. Il s'agit ici d'une petite variété de taro.

Viet-muong

thavung	t ^h o ³	alɔ ³	ako ³
phôn soung	slo ³	alɔ ³	ŋko ³
arem	t ^h ùŋ	ala [?]	ŋkɔ [?]
vietnamien (écrit)	sɔ	luá	gəo
*proto viet-muong	sro [?]	slɔ [?]	rŋko [?]

Katouique

sô	araw	tro	asə [?]
souei	^h raw	sro	hãŋkaw
ong	raw	cro	sə [?]
*proto katouique ¹¹	craw	sro	rŋkaw

Khmer

vieux khmer (écrit)	trav/trau	sru/srū	raŋko
khmer (parlé)	trav	sɾv	əŋkɔ
(écrit)	trāv	srūv	aŋkar

Môn

nyah kur	traw	chro: [?]	ŋko
vieux môn (écrit)	-	sro'	snu/sno'
môn (parlé)	krao	sɔ [?]	hao [?]
(écrit)	krau	sro'	snu

L'examen de cette liste nous amène à retenir principalement trois paires de vocables pour 'taro-riz (paddy)'. Au nord, dans les langues palaungiques et khamouiques, si l'on exclu le danaw et le phong, la paire 'taro-riz' est bien représentée par des formes qui se ramènent à sro[?]/^hŋɔ[?] comme le khamou les a préservées. Rappelons que le khamou est une langue riche et conservative qui sert de référence dans les études comparatives. En proto austroasiatique-nord on reconstruirait sro[?]/^hŋɔ[?]. Au centre, dans les langues viet-muong, on peut proposer les reconstructions sro[?]/slɔ[?]. Au sud la situation est plus complexe. Les langues katouiques et le khmer ont régulièrement perdu l'ancienne occlusive glottale finale -[?] dans tout le lexique. Le môn a conservé cette finale sauf dans le mot pour 'taro' probablement emprunté à une langue voisine. Nous retiendrons le proto katouique craw/sro comme formes représentatives des langues du sud sans nous étendre sur les raisons linguistiques de ce choix qui déborderait le cadre de cette étude. Résumons:

	taro	paddy
nord	sro [?]	^h ŋɔ [?]
centre	sro [?]	slɔ [?]
sud	craw	sro

¹¹ Aucune de ces reconstructions n'est représentée dans le proto katouique de G. Diffloth ("Registres, dévoisement, timbres vocaliques: leur histoire en katouique", *Mon-Khmer Studies* XI: 47-82, 1982).

Examinons la séquence des vocables pour 'taro'. Les formes reconstruites au nord (palaungique et khamouique) et au centre (viet-muong) attestent la rime (voyelle + consonne finale) -oʔ tandis que les formes reconstruites au sud attestent la rime -aw. Ces correspondances sont régulières selon les critères de la phonétique historique, il s'agit de correspondances héritées dont les termes proviennent d'un même étymon en proto austroasiatique. En clair, cela signifie que les vocables actuels désignant le taro dérivent tous par évolutions parallèles et indépendantes d'une même forme ancienne et qu'ils ne peuvent avoir été empruntés (réserve faite du môn et du nyah kur). La séquence pour 'paddy', au contraire de la précédente, offre trois étymons, au nord ^hŋɔʔ (peut-être sŋɔʔ), au centre slɔʔ et au sud srɔ. Une constatation s'impose immédiatement. La forme srɔ, 'paddy' dans les langues katouiques, rappelle curieusement la forme sroʔ, 'taro' dans les langues du groupe austroasiatique-nord, même initiale sr-, voyelle presque identique à l'aperture près, finale -ʔ régulièrement absente au sud. Or le vocalisme de srɔ, quasiment identique à celui de sroʔ, est en disharmonie avec celui de *craw*, 'taro' en katouique, qui lui correspond régulièrement selon les lois de la phonétique historique des langues concernées au vocalisme de sroʔ. Nous sommes amenés à en conclure que le mot désignant le paddy dans les langues du sud (katouique, khmer et môn) provient par emprunt du mot désignant le taro dans les langues du nord (palaungique et khamouique). Cette conclusion est vraisemblable du point de vue linguistique, comme on vient de le démontrer, aussi bien que du point de vue cultural puisque les deux plantes ont été associées par leur culture en milieu humide. Quant au viet-muong, si la forme slɔʔ pour 'paddy' rappelle bien le katouique srɔ, il reste cependant des discordances phonétiques inexplicables qui empêchent pour l'instant l'identification rigoureuse des deux formes.

Les noms de plantes ne sont pas le seul champ révélateur des changements de sens d'un même étymon et nous allons voir que le glissement peut aller jusqu'aux dénominations ethniques. Les populations du Centre-Laos, qu'elles soient thai ou austroasiatiques, présentent une grande variété d'ethnonymes dont les origines restent pour la plupart inexplicées. Il est toujours fructueux lors des enquêtes sur le terrain de s'informer sur la façon dont chaque groupe nomme les ethnies voisines. C'est ainsi que les sô de langue katouique, la plus septentrionale du groupe, sont curieusement nommés sãro par deux ethnies voisines, les saek (de langue thai-yay) et les kha phong (de langue viet-muong). Il est visible que le vocable sãro représente une forme intermédiaire entre sroʔ, 'taro' au nord, et srɔ, 'riz' au sud, il ne porte pas l'occlusive glottale finale à l'instar du katouique mais il atteste le vocalisme des langues du nord. Cela nous permet de penser que le vocable sô, forme correspondante régulière de sãro dans la langue lao, signifiait tout simplement "les gens du riz, les riziculteurs" avant de devenir un ethnonyme. Les sô, ou thai sô, auraient été désignés par leur fonction qui était de cultiver le riz. On peut dresser une séquence de ces divers changements.

sroʔ	taro	(proto langues du nord, khamou)
sroʔ	taro > riz	(stade hypothétique)
sãro	ethnie sô	(langues voisines des sô)
srɔ	riz	(proto katouique)

Le glissement sémantique d'un même étymon de 'taro' vers 'riz' amène immédiatement deux questions. Quand a eu lieu ce changement et où s'est-il produit? Connaissant l'ancienneté de la présence du riz dans le Nord-Est thaïlandais dont les premiers indices, trouvés à Ban Chiang et Non Nok Tha, remontent au 5ème millénaire avant notre ère¹², connaissant l'ancienneté encore plus grande de la culture du taro en Asie du Sud-Est, on serait tenté de situer le changement à une époque très reculée, dès le moment où apparaissent les premières traces de riz. Il y a cependant un obstacle linguistique de taille qui vient museler l'imagination et ramener à plus de raison. Des vocables comme *sroʔ* et *craw* qui appartiennent à des langues différentes auraient mis des millénaires pour acquérir des différences somme toute minimales, tandis que *sroʔ* et *srɔ* seraient restés semblables pendant le même temps. Il faudrait supposer que les langues de cette région aient connu une stabilité de leur phonétisme jamais observée ailleurs dans l'histoire des langues du monde. Ce qui subsiste actuellement des langues austroasiatiques en Asie du Sud-Est ne permet pas d'avoir une idée de la géographie des langues pour une époque aussi ancienne. Grâce à l'épigraphie et à l'archéologie on est sûr de la présence des môns autour du golfe de Thaïlande et des khmers au nord du Grand Lac vers le milieu du premier millénaire de notre ère. Ayant déjà fortement subi l'influence indienne venue par la mer on peut, sans trop de risques, projeter leur présence dans ces régions vers le début de notre ère. Au nord de la péninsule la situation linguistique offre des perspectives encore plus restreintes. La répartition du khamou autour de Louang Phrabang et le fractionnement de la continuité des parlers wa de Birmanie et lawa de Thaïlande ne datent que de l'installation des peuples thai-tai dans la région qui a dû commencer tout au plus au début de notre millénaire. Nous sommes loin, très loin, du 5ème millénaire avant notre ère et rien ne nous permet de supposer quelles étaient les langues parlées dans la région ni même de savoir si elles étaient de la famille austroasiatique.

Comment concilier ces données en apparence contradictoires, quelle explication, quelle hypothèse peut-on avancer pour construire un schéma donnant une vision capable de satisfaire l'esprit et acceptable scientifiquement? Il faut d'abord remarquer que les indices de présence du riz dans le Nord-Est thaïlandais au 5ème millénaire avant notre ère ne donnent aucune idée de la part qu'occupait cette céréale dans l'ensemble des ressources végétales qu'elles soient cultivées ou cueillies. C'est ici que les idées de J.R. Harlan prennent un relief particulier. Cet auteur écrit:¹³ "Le riz était présent depuis longtemps, mais une agriculture basée sur cette céréale n'a pu vraiment se développer que lorsque la densité des populations et les structures sociales et politiques furent telles qu'une agriculture intensive fut non seulement souhaitable, mais réalisable". Il fait remarquer en outre qu'en Chine l'agriculture intensive n'a vraiment débuté qu'au IIIème siècle avant J.-C. Ces idées vont nous orienter et nous conforter vers l'explication clé du problème qui nous occupe. Si la culture du taro et la culture du riz ont été pendant longtemps associées c'est parce que ces deux plantes partagent la même niche culturelle, que cette association soit d'origine ou de circonstance n'y change rien. Si, à un certain

¹² Chester F. Gorman (1974).

¹³ J.R. Harlan (1987:273).

moment, le nom du taro est devenu celui du riz cela signifie évidemment que la culture du taro était tombée en désuétude au profit de celle du riz. Le riz qui jusque là n'était que l'herbe à taro (hypothèse) a pris le nom du taro car c'est un fait bien connu que lorsqu'un végétal cultivé occupe la niche d'une autre plante il arrive qu'il prenne le nom de cette plante.¹⁴ Qu'est ce qui a poussé à ce changement? Sûrement pas les besoins alimentaires élémentaires car, à surface cultivée égale, le rendement nutritif des tubercules peut être aussi important que celui du riz, d'ailleurs l'alimentation de certaines populations océaniques reste, aujourd'hui encore, largement basée sur les tubercules. Pendant longtemps les deux plantes ont dû être compétitives. C'est seulement lorsque, pensons-nous, de nouveaux impératifs de conservation, de stockage et de transport se firent sentir que la supériorité du riz devait se manifester sans appel. En effet, la durée de conservation du taro est courte et il doit être manipulé avec soin à cause de sa fragilité. Le riz, tout au contraire, se conserve aisément jusqu'à la récolte suivante sans perdre ses qualités nutritives, le grain est résistant et il permet une grande souplesse dans les manipulations de stockage et de transport. Lorsque à la suite de changements profonds les populations jusque là organisées en unités de base simples, famille ou petit groupe, furent incorporées dans de nouvelles structures sociales et politiques impliquant une organisation supérieure, à ce moment-là les qualités reconnues du riz ne pouvaient que conduire à sa culture intensive et à l'abandon du taro. La culture du riz passait du jardinage à la céréaliculture. Osons le dire, la culture intensive du riz est sans doute la conséquence de la formation des premiers états. Car un état, aussi petit soit-il, a besoin d'avoir une organisation politique, religieuse et militaire et pour cela il doit constituer des réserves destinées à nourrir les diverses classes de gens assurant ces fonctions.

Nous avons à présent rassemblé suffisamment de pièces du puzzle pour tenter une reconstitution des événements culturels et linguistiques qui ont conduit du 'taro' au 'riz'. Si nous examinons la répartition des changements phonétiques et sémantiques des vocables étudiés pour 'taro' et 'riz' nous constatons que les chaînes de ces changements semblent s'articuler par un maillon commun qui apparaît en gros situé dans la partie septentrionale du Nord-Est thaïlandais. Cette région, aujourd'hui massivement de langue thai, représente un vide pour la géographie linguistique austroasiatique et c'est dans ce vide que se placent d'une part, le maillon manquant qui relie les langues à rime en -oʔ et les langues à rime en -ɔ pour 'taro' et d'autre part, la bifurcation du sens de 'taro' vers 'riz' et vers l'ethnonyme des sô. Or c'est justement dans cette région que se situent les sites préhistoriques de Ban Chiang et Non Nok Tha qui attestent les plus anciens indices sérieux de la présence du riz en Asie du Sud-Est. En raison de cette assez bonne convergence entre les faits d'archéologie botanique et les faits linguistiques nous en déduisons que c'est dans cette région que le nom du taro est devenu celui du riz et que ce mot devait être sroʔ dans la langue austroasiatique parlée par les cultivateurs de Ban Chiang et Non Nok Tha. D'ailleurs, cette forme est préservée telle quelle avec le sens de 'taro' dans la langue des khamou du Nord-Laos, géographiquement assez proches. Elle est également préservée dans le riang (Birmanie) et elle est

¹⁴ Jacques Barrau, communication personnelle.

reconstruite par une forme très proche, en proto wa (Birmanie et Thaïlande du Nord). Nous pouvons en déduire également que la langue parlée par les cultivateurs de Ban Chiang et Non Nok Tha avait, au moment de ces événements sémantico-culturels, un vocalisme du même type que celui reconstruit dans les langues du groupe austroasiatique-nord. Lorsque la culture du riz s'est répandue dans les autres parties du plateau du Nord-Est, le vocable désignant la céréale a subi certains changements phonétiques en katouïque pour prendre la forme srɔ qui s'est trouvée alors en disharmonie avec son cognat *craw* 'taro'. Le même processus, à quelques variantes près, s'est produit pour le khmer et le môn. Immédiatement à l'est de la zone de Ban Chiang et Non Nok Tha, le groupe ethnique des sô dont l'ethnonyme n'est autre que la forme lao de sǎo, nom donné par les voisins, perpétue jusqu'à aujourd'hui l'activité rizicole de leurs ancêtres.

L'intensification de la culture du riz et les changements lexicaux qui en ont découlé ne semblent pas s'être développés à une époque très ancienne. Ainsi qu'on l'a écrit plus haut, la répartition actuelle des langues austroasiatiques et les données historiques et épigraphiques permettent tout au plus d'avoir une idée de la géographie linguistique de la région vers le début de notre ère, peut-être un peu avant. Pareillement, la divergence phonétique des mots désignant le riz est bien trop faible pour pouvoir prétendre situer l'événement à une époque haute. Compte tenu de tous ces arguments, nous pensons que le développement de la culture intensive du riz et le phénomène de glissement sémantique de 'taro' à 'riz' qui en a résulté doivent être situés aux alentours du début de notre ère.

Il convient de bien préciser les limites des faits étudiés et des événements restitués. Seule une partie de l'Asie du Sud-Est est concernée, celle qui a connu l'expansion de la culture intensive du riz marquée par un nom particulier de la céréale issu de celui du taro. Cette zone couvre le Nord-Est thaïlandais, le pays khmer et l'ancien pays môn de la plaine centrale de Thaïlande. Les autres langues, celles du groupe péarique (massif des Cardamomes) et celles du groupe bahnarique (plateaux du Sud-Vietnam et du Sud-Laos) sont restées en dehors de cette mouvance et ont développé leur terminologie du riz d'après un autre fonds lexical.

Cette étude se veut un hommage à André G. Haudricourt qui a bâti son œuvre immense dans l'esprit de la pluridisciplinarité.

REFERENCES

- Barrau, Jacques. 1970. "La région indo-pacifique comme centre de mise en culture et de domestication des végétaux." *Journal d'Agriculture tropicale et de Botanique appliquée* 17 (12):487-503.
- Barrau, Jacques. 1972. "Origine de l'agriculture, domestication des végétaux et milieux contrastés." In Jacqueline M.C. Thomas et Lucien Bernot (éd.) *Langues et techniques, nature et société*, Hommages offerts à André G. Haudricourt, pp. 305-10. Paris: Klincksieck.

- Barrau, Jacques. 1974. "L'Asie du Sud-Est, berceau cultural." *Etudes Rurales* 53-56, Agriculture et sociétés en Asie du Sud-Est, pp. 2-40.
- Burkill, I.H. 1935. *A Dictionary of the Economic Products of the Malay Peninsula*. London: Oxford University Press. 2 vols.
- Condominas, Georges. 1957. *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôô. Chronique de Sar Luk, village mnong gar*. Paris: Mercure de France.
- Condominas, Georges. 1972. "De la rizière au miir." In Jacqueline M.C. Thomas et Lucien Bernot (éd.) *Langues et techniques, nature et société, Hommages offerts à André G. Haudricourt*, pp. 115-129. Paris: Klincksieck.
- Ferlus, Michel. 1988. "Les langues austroasiatiques." In Nicole Revel (éd.) *Le riz en Asie du Sud-Est*, 3 vol., livre 1: texte pp. 81-96, livre 2: vocabulaires pp. 327-32, livre 3: cartes no 26 à 34. Paris: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Gorman, Chester F. 1974. "Modèles à priori et préhistoire de la Thaïlande." *Etudes Rurales* 53-56, Agriculture et sociétés en Asie du Sud-Est, pp. 41-71.
- Harlan, J.R. 1987. *Les plantes cultivées et l'Homme*. Paris: Agence de Coopération Culturelle et Technique. Traduit de *Crops and Man*, 1975.
- Haudricourt, André G. et Hédin, Louis. 1944. *L'Homme et les plantes cultivées*. Paris: Gallimard. Réédition 1987, Paris: A.M. Métailié.
- Revel, Nicole (éd.). 1988. *Le riz en Asie du Sud-Est*, 3 vol., livre 1: textes, livre 2: vocabulaires, livre 3: cartes. Paris: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Sauer, Carl O. 1952. "Agricultural origin and dispersals." In *Bowoman Memorial Lectures*, II. New York: The American Geographical Society.
- Vavilov, Nikolaj I. 1951. "The origin, variation, community and breeding of cultivated plants." selected writings of N.I. Vavilov (transl. K. Starr-Chester). *Chronica Botanica* 13 (1-6). New York: Waltham.

Received: 9 February 1995

Michel Ferlus
Centre de Recherches Linguistiques
sur l'Asie Orientale
54, boulevard Raspail
75006 Paris, France

DE TARO A RIZ EN ASIE DU SUD-EST

